

temps que je voulais aborder avec vous cette question délicate, mais le courage me manquait ; puisque je l'ai enfin trouvé, ne me l'ôtez pas.

—Mon cher ami, dit Lucan, laissez-moi d'abord me remettre, car je tombe des nues. Comment ! vous êtes amoureux de Julia ?

—Extraordinairement, mon ami.

—Non ! il y a quelque chose là-dessous ; vous avez découvert ce moyen de la rapprocher de nous, vous voulez vous sacrifier pour le repos de la famille.

—Je vous jure que je ne songe pas du tout au repos de la famille, je songe au mien, qui est fort troublé, car j'aime cette enfant avec une violence de sentiments que je ne connaissais pas. Si je ne l'épouse pas, je ne m'en consolerais de ma vie.

—A ce point-là ? dit Lucan ébahi.

—Mon cher, c'est une chose terrible, reprit M. de Moras. Je suis absolument épris ; quand elle me regarde, quand je touche sa main, quand sa robe me froisse, je sens courir des philtres dans mes veines. J'avais entendu parler de ces sortes d'agitations, mais jamais je ne les avais éprouvées. Je vous avoue qu'elles me ravissent ; en même temps, elles me désespèrent, car je ne puis me dissimuler qu'il y a mille chances pour que cette passion soit malheureuse, et il me semble vraiment que j'en porterai le deuil tant que mon cœur battra.

—Quelle aventure ! dit Lucan, qui avait repris toute sa gravité. C'est très sérieux, cela, très ennuyeux....

Il fit quelques pas à travers le salon, absorbé dans des réflexions qui paraissaient d'une nature assez sombre.

—Julia connaît-elle vos sentiments ? dit-il tout à coup.

—Très-certainement non. Je ne me serais pas permis de les lui apprendre sans vous prévenir. Voulez-vous me faire l'amitié d'être mon interprète auprès de sa mère ?

—Mais.... oui.... très volontiers, dit Lucan avec une nuance d'hésitation qui n'échappa point à son ami.

—Vous pensez que c'est inutile. n'est-ce pas ? dit le comte avec un sourire contraint.

—Inutile.... Pourquoi ?

—D'abord, il est bien tard.

—Il est un peu tard, sans doute. Julia est bien engagée ; mais je me suis toujours un peu défici de sa vocation.... D'ailleurs, dans ces imaginations tourmentées, les résolutions les plus sincères de la veille deviennent aisément les dégoûts du lendemain.

—Mais vous doutez que.... que je lui plaise ?

—Pourquoi ne lui plairiez-vous pas ? Vous êtes plus que bien de votre personne.... Vous avez trente-deux ans.... Elle en a seize.... Vous êtes un peu plus riche qu'elle.... Tout cela va bien.

—Enfin, pourquoi hésitez-vous à me servir ?

—Je n'hésite point à vous servir, seulement, je vous vois très amoureux, vous n'en avez pas l'habitude, et je crains qu'un état si nouveau pour vous ne vous pousse un peu vite à une détermination aussi grave que le mariage. Une femme n'est pas une maîtresse.... Bref, avant de faire une démarche irrévocable, je voudrais vous prier de bien réfléchir encore.

—Mon ami, dit le comte, je ne le veux pas, et je crois très sincèrement que je ne le peux pas. Vous connaissez mes idées. Les vraies passions ont le dernier mot, et je ne suis pas sûr que l'honneur même soit contre elles un argument très solide. Quant à leur opposer la raison, c'est une plaisanterie.... D'ailleurs, voyons, Lucan, qu'y a-t-il de si déraisonnable dans le fait d'épouser une personne que j'aime ? Je ne vois pas qu'il soit absolu-

ment nécessaire de ne pas aimer sa femme.... Eh bien, puis-je compter sur vous ?

—Complètement, dit Lucan en lui prenant la main. J'ai fait mes objections ; maintenant, je suis tout à vous. Je vais parler à Clotilde dans le moment. Elle doit aller voir sa fille cette après-midi.... Venez dîner ce soir avec nous ; mais rassemblez toute votre fermeté, car enfin le succès est fort incertain.

Il ne fut pas difficile à M. de Lucan de gagner la cause de M. de Moras auprès de Clotilde. Après l'avoir écouté, non sans l'interrompre plus d'une fois par des exclamations de surprise :

—Mon Dieu, reprit-elle, ce serait l'idéal ! Non-seulement ce mariage romprait des projets qui me navrent, mais il réunit toutes les conditions de bonheur que je puisse rêver pour ma fille, et, de plus, l'amitié qui vous lie avec Pierre amènerait tout naturellement quelque jour un rapprochement entre sa femme et vous. Tout cela serait trop heureux ; mais comment espérer une révolution si complète et si soudaine dans les idées de Julia ? Elle ne me laissera même pas terminer mon message !

Elle partit, palpitante d'anxiété. Elle trouva Julia seule dans sa chambre, essayant devant une glace sa toilette de novice : la guimpe et le voile qui devaient cacher son opulente chevelure étaient posés sur le lit ; elle était simplement vêtue de la longue tunique de laine blanche dont elle s'occupait d'ajuster les plis. Elle rougit en voyant entrer sa mère ; puis, se mettant à rire :

—Cymodocée dans le cirque, n'est-ce pas, mère ?

Clotilde ne répondit pas ; elle avait joint les mains dans une attitude suppliante et pleurait en la regardant. Julia fut émue de cette douleur muette, deux larmes glissèrent de ses yeux, et elle sauta au cou de sa mère ; puis, la faisant asseoir :

—Que veux-tu ! dit-elle, moi aussi, j'ai un peu de chagrin au fond, car enfin j'aimais la vie.... mais, à part ma vocation, qui est très réelle, j'obéis à une véritable nécessité.... Il n'y a plus d'autre existence possible pour moi que celle-là.... Je sais bien.... c'est ma faute ; j'ai été un peu folle.... J'aurais dû ne pas te quitter d'abord, ou du moins retourner chez toi de suite après ton mariage.... Maintenant, après des mois, des années même, est-ce possible, je te le demande !.... D'abord, je mourrais de confusion.... Me vois-tu devant ton mari !.... Quelle mine ferais-je ? Puis il doit me détester.... le pli est pris.... moi-même, qui sait si, en le revoyant, dans cette maison.... Enfin, de toute façon, je serais une gêne terrible entre vous !

—Mais, ma chère fillette, dit Clotilde, personne ne te déteste ; tu serais reçue comme l'enfant prodigue, avec des transports.... Si cela te coûte trop de rentrer chez moi, si tu crains d'y trouver ou d'y apporter des ennuis.... Dieu sait combien tu t'abuses !.... mais, si tu le crains pourtant, est-ce une raison pour t'ensevelir toute vivante et me briser le cœur ? Ne pourrais-tu rentrer dans le monde sans rentrer chez moi et sans affronter tous ces embarras qui t'effrayent ?.... Il y aurait pour cela un moyen bien simple, tu sais :

—Quoi ? dit tranquillement Julia, me marier ?

—Sans doute, dit Clotilde en secouant doucement la tête et en baissant la voix.

—Mais, mon Dieu, ma mère, quelle apparence ! Quand je le voudrais,—et j'en suis loin,—je ne connais personne, personne ne me connaît....

—Il y a quelqu'un, reprit Clotilde avec une timidité croissante, quelqu'un que tu connais parfaitement, et qui.... qui t'adore.